

### *Le général de Gaulle, la France libre et la Grèce 1940-1941\**

Episode mineur, mais révélateur, de la Seconde Guerre mondiale, les relations entre le général de Gaulle et la Grèce d'octobre 1940 à mai 1941, où s'entremêlent politique, stratégie et diplomatie, se situent à la croisée entre le verbe et l'action, entre la mémoire et le symbole, entre le mythe mobilisateur et l'histoire démythifiée.

A vrai dire, pour une telle étude, on ne dispose que de sources fragmentaires : documents diplomatiques de la France libre, papiers publiés du général de Gaulle, émissions de la BBC, presse française publiée à Londres, mémoires de guerre<sup>1</sup>. C'est que dans la vision du général de Gaulle le paradigme grec tient en trois points. *Primo*, pour la France libre, c'est une chance pour être et pour agir, pour s'affirmer et pour intervenir. *Secundo*, c'est un exemple et une leçon : que le combat des Grecs serve à réveiller et à stimuler les Français. *Tertio*, ce n'est pas une priorité, car le *Schwerpunkt* gaulliste est ailleurs.

#### *La synergie de la France combattante et de la Grèce combattante*

Avec l'agression italienne du 28 octobre 1940, voici qu'un événement imprévu ouvre soudain à la France libre des perspectives impré-

(\*) Communication présentée au Colloque international des Etudes balkaniques à Thessalonique (Greece and the War in the Balkans, 1940-1941), International Conference, Thessaloniki, October 29 - November 1, 1990, *Institute for Balkan Studies*, n° 245, Thessaloniki, p. 23-27.

1. Je tiens à remercier pour son accueil le personnel des Archives diplomatiques au Quai d'Orsay. Ma gratitude va également à Maryvonne Le Puloch, ingénieur à l'IHTP, qui m'a apporté une aide précieuse dans le dépouillement des journaux de la France libre et des émissions de la BBC.

vues tant psychologiques que militaires. A la base il y a un constat très simple, celui dont part de Gaulle dès les premiers combats : « La Grèce est le seul théâtre d'opérations qui existe aujourd'hui sur le continent européen »<sup>2</sup>. N'est-ce pas là une chance inattendue à saisir ?

D'autant que s'ajoute un second facteur : la faiblesse de la France libre à l'automne 1940. L'extrême précarité et fragilité dans laquelle se trouve « la dissidence » pousse de Gaulle à soutenir la Grèce par nécessité absolue d'une politique de présence. A tout prix il faut s'affirmer et se manifester pour exister, il faut faire front ensemble, il faut se retrouver des alliés. C'est ce que de Gaulle a bien évoqué dans ses *Mémoires de guerre* en parlant de « l'affreuse faiblesse dans laquelle nous nous débattons » et de sa résolution en chaque occasion « à parler au nom de la France et à le faire comme il convenait »<sup>3</sup>. Ce que Maurice Schumann traduisait sur les ondes de la BBC en ces termes : « Une fois de plus tous les peuples orphelins chercheraient la France et ne la trouveraient pas si, une fois de plus, le général de Gaulle n'était là pour parler au nom de la France »<sup>4</sup>.

#### *La lente gestation du Comité de la France libre de Grèce*

En vérité l'action de la France libre en Grèce a commencé avant même l'attaque italienne du 28 octobre, car dès les mois d'août et de septembre 1940 se dessinent les premiers linéaments d'un Comité de Français libres. Mais les discussions mettent du temps à aboutir. C'est que la colonie française, au demeurant assez composite, est très divisée au lendemain de l'armistice. A Athènes et au Pirée, où l'on compte 800 personnes détentrices d'un passeport français (mais dont seulement 200 « conservent la mentalité française », tandis que les 3/4 sont indifférents), une évaluation de janvier 1941 donne environ 150 sympathisants de la France libre. Mais la légation de France est solidement vichyssoise, à part son chef, le ministre Maugras. En particulier l'attaché militaire (le lieutenant-colonel de Lobit) et l'attaché naval (le capitaine de vaisseau Lahalle) sont violemment anti-gaullistes<sup>5</sup>. A

2. Archives du ministère des Affaires étrangères, « Londres, Comité national français », vol. 255, fol. 6 (ci-dessous, MAE, 255, 6) : télégramme n° 2006 envoyé par le capitaine de Courcel au War Office (Ismay et Spears) de Brazzaville, sur ordre du général de Gaulle, sans date, arrivé à Londres le 3 novembre 1940.

3. Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*, t. I, *L'appel*, Paris, Plon, 1954, p. 135-136 (ci-dessous MG, I, 135-136).

4. BBC, « La leçon de la Grèce », 5 novembre 1940.

5. Sur la colonie française, cf. MAE, 89, télégramme n° 105 de Sir Michael Palairret, ministre de Grande-Bretagne, 22 janvier 1941, à destination du général de Gaulle. Sur le personnel de la légation, *ibid.*, 32-35 : Rapport du capitaine Schmittlein, 2 octobre 1940 (Raymond Schmittlein, diplo-

Salonique, parmi les 190 Français de la colonie on compte une large proportion d'enseignants : religieux et religieuses des établissements catholiques ou professeurs et instituteurs de la Mission laïque<sup>6</sup>.

Les premières initiatives en vue de constituer en Grèce un Comité de la France libre, à l'image de ceux qui prennent alors naissance un peu partout dans le monde<sup>7</sup>, ont dû se produire dès le mois de juillet 1940, puisqu'au début d'août une dépêche du ministre de Grande-Bretagne, Sir Michael Palaret, au Foreign Office indique qu'un groupe de sympathisants de la France libre a commencé à se mettre sur pied à Athènes et que l'un d'entre eux, un certain Jean Germain (qui ne jouera plus de rôle par la suite, car il sera écarté), a même pris contact avec le général de Gaulle. La correspondance continue en septembre, et les choses semblent prendre une tournure plus précise au début d'octobre, date à laquelle Palaret câble à de Gaulle que l'attaché militaire britannique, le lieutenant-colonel J. S. Blunt, a organisé « un bureau de liaison pour venir en aide aux Français libres »<sup>8</sup>. De son côté de Gaulle prend position en dictant le 24 octobre un télégramme où il prescrit au comité en formation de suivre ses instructions en étant en contact avec Palaret<sup>9</sup>.

Peu après, l'existence du comité est attestée par le fait que le 11 novembre à Londres, le capitaine Lapie, chef du service des relations extérieures et coloniales de la France libre, envoie une lettre au ministre de Grèce en Grande-Bretagne, C. Simopoulos, pour lui transmettre un télégramme du *Comité des Français libres en Grèce*, exprimant son admiration pour l'attitude courageuse du roi et du gouvernement. Le même jour un télégramme de Sir Michael Palaret fait écho à l'action de ce comité<sup>10</sup>.

Néanmoins une certaine confusion subsiste, dans la mesure où à Londres les autorités de la France libre continuent de discuter sur les noms des responsables de ce comité (encore à la date du 4 décembre

mate en poste à Stockholm, d'où il a rallié la France libre au Caire via Athènes) et observations du capitaine de Courcel sur ce rapport. A propos de Lahalle, G. de Courcel écrit : « Etant marin, il doit être plus enragé que les autres » (Geoffroy de Courcel ayant été en poste à Athènes comme secrétaire d'ambassade en 1938-1939 connaît bien la colonie française). Cf. aussi le rapport d'un ingénieur d'une compagnie pétrolière de Roumanie arrivé au Caire en passant par Athènes, *ibid.*, 44-45.

6. *Ibid.*, 255 : rapport du consul Eugène Harmet, avril 1943.

7. Le premier Comité de la France libre a été celui d'Égypte, auquel dès le 7 juillet 1940 de Gaulle donne le mot d'ordre : « Avant tout, marcher ensemble » : cf. C. de Gaulle, *Lettres, notes et carnets, juin 1940-juillet 1941*, Paris, Plon, 1981, p. 30 (ci-dessous *LNC*). D'autres comités sont fondés dans le Sud-Est européen à Belgrade, Bucarest, Sofia, ainsi qu'à Ankara.

8. MAE, 1 : projet de télégramme, 4 octobre 1940 ; MAE, 4, télégramme Palaret n° 1721, 8 octobre.

9. MAE, 5, note du 24 octobre 1940.

10. MAE, 19-20, lettre du capitaine Lapie à C. Simopoulos, 11 novembre 1940 ; télégramme Palaret, 11 novembre. Le lendemain Palaret signale que dès le 7 octobre l'attaché militaire britannique a envoyé un rapport sur l'activité du Comité de la France libre à Athènes.

on voit de Courcel faire des propositions et des contre-propositions). Finalement les choses semblent en place pour de bon dans le courant de décembre, avec un comité présidé par Tufféry, ancien combattant de 14-18 appartenant à une vieille famille française d'Athènes, assisté de Coignard, directeur de l'École Berlitz, Cardanot, autre ancien combattant, et Dage.

Ce comité est définitivement reconnu par le QG de la France libre en janvier 1941. Il publie même un bulletin ronéotypé, tandis que l'ouvroir des dames de la France libre à Athènes s'occupe de tricoter des chandails pour les soldats grecs sur le front... Pourtant une indication de Palairet jette une ombre : « A la requête des autorités grecques le mouvement d'Athènes doit avoir un caractère rigoureusement discret. La presse et la TSF ne doivent lui donner aucune publicité »<sup>11</sup>. C'est que le gouvernement grec entretient des relations diplomatiques avec Vichy, malgré la guerre déclenchée par l'Italie, et qu'il entend ne pas les mettre trop en danger<sup>12</sup>.

*Le général de Gaulle face à l'agression de l'Axe : réveil de l'amitié franco-hellénique et projets d'envoi de combattants français en Grèce*

Dès l'attaque italienne la France libre manifeste sa solidarité avec la Grèce et lui apporte son soutien. Une émission de Radio-Brazzaville (où se trouve alors le général de Gaulle) proclame que « la France libre envoie son salut à la Grèce combattante »<sup>13</sup>. A Londres, après que le même jour l'émission de la BBC « Les Français parlent aux Français » eut ironisé : « Le Duce présente au monde le dernier en date de ses exploits : Rome bombardant Athènes »<sup>14</sup>, le lendemain le porte-parole de la France libre, Maurice Schumann, saluant la Grèce qui résiste, s'écrie : « Cette voix d'Athènes, c'est la voix de la France. Et c'est au nom de la France que nous, combattants de la France libre, accueillons aujourd'hui avec une fervente gratitude les combattants de la Grèce éternelle dans le camp de la liberté »<sup>15</sup>. Autre signe

11. MAE, 63, télégramme n° 1330 de Palairet « pour le général de Gaulle », 15 décembre 1940.

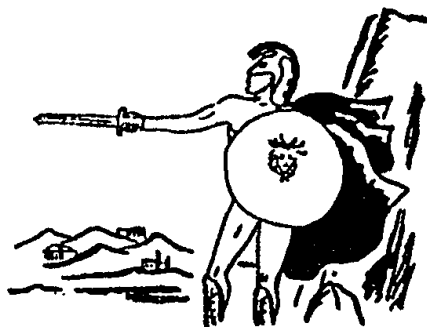
12. Les relations diplomatiques entre Vichy et Athènes ne seront même pas rompues après l'attaque et l'occupation de la Grèce par les Allemands : la légation de France à Athènes ne sera fermée que le 7 avril 1943, et si le consulat français à Salonique doit mettre fin à son activité dès le 15 décembre 1942 sur ordre de Berlin, une représentation consulaire française sera maintenue en Grèce : cf. MAE, 295 ; J. B. Duroselle, *L'Abîme*, Paris, Imprimerie nationale, 1982, p. 447.

13. C. de Loverdo, *La Grèce au combat (1940-1941)*, Paris, Calmann-Lévy, 1966, p. 78.

14. BBC, 28 octobre 1940.

15. *Les Voix de la Liberté*, 29 octobre 1940, p. 132. Le 25 mars 1941 M. Schumann se plaira à souligner que la France libre se situe aux antipodes de Vichy, qui a fait savoir que le sort de la Grèce n'intéresse pas la France : *ibid.*

des sentiments des Français à Londres : le dessin de Van Moppès publié par le journal *France* le 30 octobre.



La Grèce éternelle - L'esprit des Thermopyles

De Gaulle lui-même le 2 novembre envoie de Brazzaville un chaleureux télégramme au général Metaxas : « J'adresse à Votre Excellence, ainsi qu'au gouvernement et au peuple hellènes, l'hommage de notre admiration et de notre foi. En se dressant, une fois de plus, pour sauvegarder leur indépendance, les Hellènes donnent au monde un exemple digne de leurs traditions antiques. » A quoi Metaxas répond le 4 novembre sur le même ton : « La grande nation française, qui a tant de fois suivi l'exemple de nos ancêtres et qui nous a vaillamment soutenus lors de nos guerres pour l'indépendance, ne pouvait que se mettre une fois de plus à nos côtés »<sup>16</sup>. Au-delà des bonnes paroles le ministre de Grèce à Londres, C. Simopoulos, télégraphie le 7 novembre au ministère des Affaires étrangères à Athènes : « Confidentiel. J'ai reçu aujourd'hui la visite du représentant du général de Gaulle, venu m'annoncer que tous les Français qui se trouvent dans les pays voisins de la Grèce et qui désirent s'unir aux forces françaises du général ont reçu l'ordre de se rendre à Athènes ou au Caire. A Athènes se trouve son aide de camp, Geoffroy de Courcel, autrefois secrétaire d'ambassade en Grèce. Il s'agit pour le moment d'une manifestation symbolique des sentiments de la France libre envers la Grèce ; on espère cependant qu'elle sera suivie de développements concrets »<sup>17</sup>.

16. *MG*, 322.

17. Cité par Basile P. Mathiopoulos, *De Gaulle et la Résistance hellénique pendant la Seconde Guerre mondiale*, communication aux Journées internationales *De Gaulle en son siècle*, Paris, 19-24 novembre 1990.

Effectivement très vite on passe du discours à la volonté d'action, sous la forme d'une aide sur le plan militaire. La première idée du général de Gaulle, c'est la mise sur pied d'un corps de volontaires. Le 3 novembre, de Brazzaville, il câble au War Office : « Il est essentiel de créer sans délai une légion de volontaires français qui combattront aux côtés de la Grèce. Cette légion ferait partie des Forces Françaises Libres et doit être recrutée parmi les Français de Grèce et les Français amis de la Grèce et ceux des différents pays des Balkans, en particulier la Yougoslavie ». Le télégramme ajoute cependant prudemment : « Cette légion sera pour le moment symbolique »<sup>18</sup>. Par un autre télégramme expédié le lendemain, de Gaulle informe les Comités de la France libre d'Égypte et des Balkans et fait connaître son projet au ministre de Grande-Bretagne à Athènes, cependant que le Comité de la France libre à Athènes exprime le 11 novembre le souhait de l'envoi d'un contingent français, même modeste, « pour unir les couleurs des pays de civilisation commune », ce que confirme Sir Michael Palairet le même jour<sup>19</sup>.

Mais le projet d'une légion française de volontaires fait long feu, en particulier à cause du faible effectif de la colonie française de Grèce et même des Balkans. Aussi est-ce avec un autre plan que de Gaulle revient à la charge à la fin novembre : cette fois il s'agit d'expédier en Grèce un contingent de combattants français prélevé sur les troupes de la France libre en Égypte. Il le fait avec une grande détermination, comme l'attestent une série de documents, même si l'entreprise se limite plus ou moins à l'envoi d'une compagnie, et quelles que soient par ailleurs les objections de l'état-major britannique.

C'est pourquoi le général de Gaulle s'adresse au sommet. Le 27 novembre il écrit à Churchill, en lui demandant de lever les obstacles du côté du War Office : « Pour d'importantes raisons militaires et morales il est urgent qu'un détachement (d'une compagnie par exemple) prélevé sur les troupes françaises libres actuellement en Égypte soit envoyé en Grèce à la disposition du haut commandement grec »<sup>20</sup>. En même temps le chef de la France libre s'adresse au général Sir John Dill, chef de l'état-major impérial britannique, en s'efforçant de réfuter les objections du War Office et de démontrer que les obstacles militaires ne sauraient contrebalancer la valeur considérable « au point de vue politique et moral pour la France » d'une présence

18. MAE, 6, télégramme n° 2006 de Brazzaville, envoyé par G. de Courcel sur ordre du général de Gaulle, 3 novembre 1940.

19. MAE, 7, télégrammes du général de Gaulle n° 129 et n° 881, 4 novembre 1940 ; MAE, 19-20, lettre du capitaine Lapie, 11 novembre ; télégramme Palairet, 11 novembre.

20. LNC, 179.

française au combat en Grèce<sup>21</sup>. D'autre part le général de Gaulle donne pour instruction au général Catroux, haut commissaire de la France libre pour l'Orient au Caire, de convaincre sur place le général Wavell et de passer à l'exécution sans tarder en raison de « l'importance capitale » d'un détachement français en Grèce<sup>22</sup>.

Quelques jours plus tard, vers le 5-10 décembre, alors que le général sent son plan échouer devant les oppositions rencontrées, il en échafaude un autre : au lieu d'une intervention terrestre, une participation de l'aviation française libre aux opérations d'Épire contre les Italiens, en prélevant des avions et des pilotes en Grance-Bretagne. Mais là encore le projet reste mort né.

Pourquoi cet échec ? En fait l'idée du général de Gaulle s'est heurtée à trois obstacles. D'abord à l'intérieur même de la France libre. C'est surtout Catroux qui freine des quatre fers en multipliant les objections : objections sur les effectifs déjà très maigres des FFL en Egypte (deux bataillons) et en pleine action (c'est l'offensive victorieuse en direction de Sidi Barrani, qui tombera peu après) ; objections sur l'équipement (il faudrait pourvoir de mules et de muletiers les formations à envoyer : or dans le désert il n'y a pas de mules susceptibles d'être utilisées sur le front d'Épire !). Pour finir Catroux fait savoir qu'il envoie à Athènes le capitaine de Chevigné afin d'étudier le problème avec l'état-major grec, alors qu'il connaît parfaitement les réserves du gouvernement hellénique.

Du côté britannique le refus est catégorique de transporter en Grèce le moindre contingent français. Sir John Dill n'avait-il pas fait remarquer au général de Gaulle dès le 26 novembre qu'aucune unité combattante britannique n'avait été envoyée en Grèce et que par ailleurs les troupes de la France libre faisaient de l'excellent travail contre les Italiens dans le désert de Cyrénaïque, si bien qu'il était en complet accord avec le général Wavell<sup>25</sup> ? Un tel veto suffisait bien sûr à condamner le projet.

Mais il y a une troisième opposition : celle qui vient du gouvernement grec lui-même. Car celui-ci manifeste une très grande prudence, tant est grande sa crainte de se voir entraîné dans des compli-

21. *MG*, 324.

22. *LNC*, 181, télégramme de Gaulle à Catroux, 29 novembre 1940.

23. Cf. *MAE*, 48, télégramme Palairret à l'état-major britannique au Caire, n° 1282, 6 décembre 1940 : « Mon impression (est) que le gouvernement hellénique répondrait négativement à une demande officielle en ce sens, mais accueillerait favorablement le fait accompli ». Cf. aussi une suggestion de Catroux dans le même sens dans un télégramme au général de Gaulle, n° 1692, 9 décembre 1940.

24. *MAE*, 51, télégramme Sir Miles Lampson, « du général Catroux au général de Gaulle », n° 1692, 9 décembre 1940.

25. *MG*, 324 et 136.

cations avec l'Allemagne. Tandis que la France libre prie Palairet par télégramme le 18 décembre de sonder les autorités helléniques, les nouvelles venues des ministres de Grèce au Caire et à Londres s'avèrent peu encourageantes, le premier faisant savoir non seulement que l'envoi de Chevigné n'était pas opportun, mais que son gouvernement n'avait pas rompu les relations diplomatiques avec Vichy et que la Grèce n'était pas en guerre avec l'Allemagne, le second déclarant difficile, sinon impossible, la participation des Forces Françaises Libres aux opérations sur le sol grec<sup>26</sup>.

Pourtant, même mis en échec, le général de Gaulle reste fidèle à son principe cardinal : partout où se déroule la guerre, partout où se décide le destin du monde, la France doit être présente. *A fortiori* quand il s'agit d'un espace géographique et culturel où la France détient des positions et des amitiés aussi anciennes qu'en Grèce.

C'est la même ligne que de Gaulle maintient avec constance après l'attaque allemande contre la Grèce. Dans une interview à Alexandrie le 7 avril 1941 il déclare à propos de la guerre germano-grecque : « J'ai des raisons d'espérer que les Forces Françaises Libres prendront part à la lutte dans les Balkans et il se peut que je m'y rende moi-même »<sup>27</sup>. Quelques jours plus tard *L'Acropolis* d'Athènes publie un résumé de l'interview accordée au correspondant du journal *Nikè* à Alexandrie par le général en termes très voisins : « Mon désir est de pouvoir me rendre en Grèce et de me battre aux côtés de ses vaillants combattants. Tel est également le désir du général Catroux. Tel est, à vrai dire, celui de toutes les Forces Françaises Libres, qui ne souhaitent rien tant que de pouvoir contribuer, côte à côte, avec les soldats grecs, à la libération du monde »<sup>28</sup>.

A la même époque à Londres le juriste de la France libre, le professeur René Cassin, s'efforce d'apporter son aide au ministre de Grèce, Simopoulos, dépourvu de tout conseil juridique, pour faire face à d'épineux dossiers de droit en attendant l'arrivée du roi et du gouvernement<sup>29</sup>.

Cependant au printemps 1941 de Gaulle semble avoir commis une erreur stratégique en escomptant que l'offensive allemande, après la Yougoslavie et la Grèce, allait se porter pour des opérations

26. MAE, 60-65, télégramme France libre à Palairet, 18 décembre 1940 ; télégramme Sir Miles Lampson, « Du général Catroux au général de Gaulle », 13 décembre ; projet de télégramme à Sir Miles Lampson « pour le général Catroux », 19 décembre.

27. Les *FFL* dans les Balkans, *France*, 8 avril 1941.

28. Les *FFL* désirent combattre en Grèce, *France*, 16 avril 1941.

29. René Cassin, *Des hommes partis de rien*, Paris, Plon, 1974, p. 265.

décisives vers le Moyen Orient, sur un axe Balkans-Damas-Suez, au lieu de se tourner contre l'URSS<sup>30</sup>.

*Entre la rhétorique et la géopolitique :  
la Grèce reléguée du centre à la périphérie*

Cependant, pour l'historien qui scrute attentivement la période 1940-1941, l'analyse fait apparaître une contradiction fondamentale entre deux démarches. D'un côté, sur le plan du discours et des sentiments, la France libre exalte sur le mode lyrique le peuple grec et l'amitié franco-grecque, et à cet égard la Grèce tient une place importante à ses yeux. Mais d'un autre côté, sur le plan de la *Realpolitik*, la Grèce n'a qu'un rôle secondaire et se trouve très vite marginalisée.

*La Grèce dans le discours de la France libre : un exemple et une leçon*

Chez les Français libres le soutien enthousiaste apporté à la cause grecque commence par la mobilisation de la mémoire. Cette mobilisation s'opère au plus haut niveau. Ainsi le général de Gaulle, dont on a déjà cité le vibrant message adressé au général Metaxas le 2 novembre 1940, célèbre, à l'occasion de la fête nationale grecque le 25 mars 1941, le courage du peuple hellène en ces termes : « Cet anniversaire de son indépendance trouve la Grèce au sommet de l'effort et au sommet de la gloire. Jamais, depuis Salamine, elle ne fut plus grande qu'aujourd'hui »<sup>31</sup>. De même Catroux câble du Caire : « Vos ancêtres ont naguère donné pour des siècles son âme au monde. Ils ont fondé l'ordre et la liberté. Et maintenant c'est vous qui offrez à l'univers un inimitable exemple. Nul pays plus que le vôtre ne fut digne de cette indépendance dont vous commémorez le glorieux souvenir. Vous la méritez plus que d'autres peuples plus grands, parce que vous savez mieux la chérir, la défendre et la sauver »<sup>32</sup>. On peut aussi mesurer l'importance accordée au conflit italo-grec, puis germano-grec, par la place qu'il tient dans le journal *France* (gros titres, longueur des articles, éditoriaux), ainsi qu'à la BBC (que ce soit dans l'émission « Les Français parlent aux Français » ou au cours du temps de parole de la France libre : « Honneur et Patrie »).

30. Cf. Jean Lacouture, *De Gaulle*, t. I, *Le rebelle*, Paris, Seuil, 1984, p. 465. Dans les *Mémoires de guerre*, de Gaulle y fait allusion, mais de façon très enveloppée.

31. *LNC*, 281. Le message est envoyé apparemment de Fort-Lamy.

32. *Les Voix de la Liberté*, p. 207.

En fait c'est une double mémoire qui se trouve mobilisée. D'une part la mémoire de la Grèce antique : « le miracle grec », Salamine ou les Thermopyles (comme dans le dessin de Van Moppès). D'autre part le souvenir de la guerre d'indépendance, qui entraîne une véritable résurgence du mouvement philhellène. On évoque l'action du général Maison, du colonel Favier et des volontaires français combattant pour la liberté de la Grèce. On cite Victor Hugo et *L'enfant grec*. (Notons qu'en revanche on recourt très peu à la mémoire de la fraternité d'armes de 1915 à 1918 à Salonique et sur le front d'Orient). On va même jusqu'à rappeler le temps du royaume latin après la 4<sup>e</sup> Croisade, lorsque les Francs dominaient l'Attique et le Péloponnèse. On enrôle aussi bien le maréchal Lyautey (qui à l'occasion d'un court séjour à Athènes en 1893 écrivait des Grecs : « Rien ne les décourage. Ils ont ici l'âme de la patrie chevillée au corps »)<sup>33</sup> que Charles Péguy chantre des « éternelles valeurs grecques »<sup>34</sup>.

Toutefois le plus beau morceau d'éloquence est sans conteste celui de Maurice Schumann dans l'émission « Honneur et Patrie » au micro de la BBC le 29 octobre 1940 : « Depuis hier, les dictateurs sont lancés à l'assaut de l'Acropole. Ce symbole manquait à leurs forfaits. Il ne leur a pas suffi de dresser leur défi monstrueux contre vingt siècles de civilisation chrétienne. Emportés par l'orgueil qui les mène à leur perte, ils vont traquer l'humanisme jusque dans son berceau. Comment oublierions-nous que l'empire spirituel de la France médiévale couvrait les ruines glorieuses du Parthénon ? Comment oublierions-nous que les armes françaises contribuèrent, il y a cent dix ans, à rendre la Grèce au monde ? Comment oublierions-nous que la France ne serait pas la France si l'Hellade n'avait pas été l'Hellade, si l'éternelle Antigone, face à l'éternel Créon, n'avait pas proclamé l'invincible suprématie de la loi morale sur la violence aveugle ? »<sup>35</sup>.

Mais, vu de Londres, l'exemple grec a une autre vertu : il doit servir à remonter le moral des Français, en particulier aux dépens des Italiens. C'est que dans cet hiver 1940-1941 l'atmosphère est très sombre en France. Aux contrecoups de la défaite s'ajoutent les privations et les difficultés de la vie quotidienne. On broie du noir, et le tunnel paraît sans fin. Aussi la campagne de Grèce apporte-t-elle un certain réconfort : le réconfort des succès de l'Axe grâce aux défaites italiennes. A la BBC on développe le thème de l'échec de la guerre-éclair<sup>36</sup> ; on

33. L. H. Lyautey, *Lettres de jeunesse*, Paris, Grasset, 1942, p. 178-179, lettre du 13 juin 1893.

34. Cf. Roger Millieux, *A l'écoute du peuple grec 1940-1944*, Paris, Ed. du Beffroi, 1946, qui cite un texte écrit à Athènes le 18 décembre 1940 et intitulé « Charles Péguy et les éternelles valeurs grecques ».

35. *Les Voix de la Liberté*, p. 132.

36. Emission de Pierre Bourdan, 5 novembre 1940.

souligne les conséquences stratégiques de la campagne d'Épire pour l'évolution de la guerre<sup>37</sup>. Les succès grecs doivent ranimer les espoirs des Français : ce sont là les termes mêmes utilisés par Maurice Schumann (« Que la résistance victorieuse du peuple grec ranime vos espoirs et vos courages ! Les Hellènes non seulement font face à l'agresseur, mais encore portent la guerre en territoire ennemi »)<sup>38</sup>. Même après le succès de l'offensive allemande et l'avance de la Wehrmacht on continue de tenir le langage de l'espoir et on tente de se consoler en invoquant « le coût pour les Allemands » de la conquête de la Grèce<sup>39</sup>.

Autre thème immédiatement utilisé par la propagande de la France libre, car il y a là une veine facile à exploiter : les sentiments anti-italiens des Français. Depuis le « coup de poignard dans le dos » de juin 1940, on déteste et on méprise ceux qu'on appelle le plus souvent « les macaronis ». C'est là un des rares sujets d'unanimité parmi les Français en 1940-1941, qu'il s'agisse des gaullistes, des Français de zone occupée ou de l'opinion en zone libre, et même jusqu'à Vichy. Sur ce terrain il est facile de fouetter l'orgueil national humilié en juin 1940 et vengé par les Grecs. De là par exemple l'anecdote circulant en France et répercutée par la BBC le 2 décembre : un écriteau apposé à la frontière française près de Menton et portant l'inscription : « Soldats grecs, halte ! Ici territoire français ! ». On cite aussi le mot cruel de M. Schumann au micro de la BBC le 21 janvier : « L'Italie neutre ? Trois divisions pour la surveiller. L'Italie contre soi ? Six divisions pour la vaincre. L'Italie avec soi ? Douze divisions pour la sauver »<sup>40</sup>.

Enfin la lutte du peuple grec sert d'arme contre Vichy et l'armistice et de plaidoyer pour la Résistance. On oppose constamment l'héroïsme des Grecs, fiers, courageux, qui ont osé dire non et se battre, à l'attitude capitularde de Pétain et de ses ministres et à la résignation des Français qui les suivent docilement. Aussi célèbre-t-on à grand renfort de rhétorique le courage du peuple hellène et les hauts faits de son armée. Écoutons par exemple Jean Marin : « On ne dira plus "Les Grecs se battent comme des héros". Le monde dit déjà : "Les héros se battaient comme des Grecs" »<sup>41</sup>. Dans le journal *France* du 9 novembre 1940, à côté d'un éditorial à la gloire des montagnards hellènes intitulé « Héroïsme grec », on lit cette curieuse information :

37. Émission d'André Labarthe, 1<sup>er</sup> décembre 1940.

38. « La leçon de la Grèce », 5 novembre 1940.

39. Émissions de la BBC des 24 avril, 28 avril et 30 avril 1941.

40. Autre raillerie cruelle colportée dans la capitale anglaise atteinte par le *blitz* : « Entendu dans le *blackout* : "Quel calme ce soir ! Pas une bombe ! Ce doit être le tour des aviateurs italiens" ». Cité par André Gillois, *Histoire secrète des Français libres à Londres de 1940 à 1944*, Paris, Hachette, 1973, d'après le journal *France* du 2 novembre 1940.

41. BBC, 14 mars 1941.

« De nombreux tuberculeux hospitalisés dans des sanatoria ont offert leurs services au général Metaxas en lui écrivant : “Puisque nous sommes déjà condamnés à mort, permettez-nous de former des compagnies prêtes à tous les sacrifices” »<sup>42</sup>.

C'est que les Grecs donnent une belle leçon aux Français : la leçon d'un pays préférant le combat à la servitude. Que le peuple français en fasse donc son profit ! Qu'il fortifie en lui l'esprit de résistance ! L'exhortation apparaît dès le premier jour de l'agression italienne : « Quel spectacle, quel exemple pour le monde que ce petit pays préférant tous les sacrifices à la capitulation dans l'espoir d'une victoire qui ne peut être acquise que chèrement et après de longues luttes ! »<sup>43</sup>. Dans la même ligne Maurice Schumann proclame fièrement quelques jours plus tard : « La vraie France est aux côtés de la Grèce, parce que la vraie France n'est pas à Vichy »<sup>44</sup>. Il s'y mêle du reste quelque nostalgie, comme lorsque André Labarthe explique qu'à la joie des victoires des armées grecques se joint un peu d'amertume à la pensée que l'armistice a empêché les soldats, les marins et les aviateurs français de continuer à se battre et de châtier les Italiens<sup>45</sup>. Chez ces Français qui poursuivent la lutte, l'écrasement au printemps 1941 des armées grecques par les divisions allemandes ne fait pas disparaître, loin de là, l'espoir, tant « l'épopée grecque » transcende l'échec, car « ceux qui se battent pour la survivance de la civilisation rendront la liberté et l'intégrité à la Grèce qui fut son berceau »<sup>46</sup>.

### *Les contraintes de la géopolitique*

Si fleurie que soit, comme on vient de le voir, la rhétorique philhellène, elle doit céder le pas devant la géopolitique, et le sentiment devant la froide réalité. Or la réalité, c'est que pour la France libre la Grèce ne constitue qu'un théâtre secondaire. De cette donnée incontournable les signes sont multiples. Ainsi, dans *L'Appel*, le tome des mémoires du général de Gaulle traitant de la période 1940-1942, moins d'une demie page sur un total de 260 pages est consacrée à la

42. Sur la célébration du courage et des vertus guerrières des Grecs, cf. les émissions du service français de la BBC du 6 novembre et des 2, 3, 6, 7, 22 décembre 1940, du 14 janvier, du 29 mars, des 8 et 30 avril 1941.

43. BBC, 28 octobre 1940.

44. « La leçon de la Grèce », BBC, 5 novembre 1940. Cf. aussi l'émission de Maurice Schumann, « Vive la Grèce », le 23 avril 1941.

45. BBC, 1<sup>er</sup> décembre 1940.

46. BBC, 30 avril 1941.

guerre en Grèce, considérée comme un épisode de portée limitée, et à la fin du volume, sur plusieurs centaines de documents cités, quatre seulement ont trait aux affaires grecques. Si on lit les livres de souvenirs des principaux protagonistes de la France libre (Passy, Soustelle, Oberlé, Aron, etc.), on ne trouve qu'une mention, et encore de quatre lignes, dans les mémoires de René Cassin<sup>47</sup>. A la rigueur on peut citer le journal de guerre d'une volontaire des forces féminines de la France libre, Tereska Torrès, mais on n'y relève que de brèves mentions au début de novembre 1940<sup>48</sup>. Autre silence non moins significatif : la revue *La France Libre*, revue de réflexion politique et stratégique dirigée par Raymond Aron et André Labarthe, ne consacre pas une ligne à la guerre en Grèce (à la différence du journal *France* et de la BBC qui en traitent abondamment).

Comment expliquer que la Grèce se soit trouvée reléguée à cette place en fin de compte marginale dans la vision du général de Gaulle ? Ici il faut faire intervenir en premier lieu les contraintes et impératifs pesant sur la France libre à l'automne 1940 et durant l'hiver 1940-1941. Ces facteurs font que les priorités géopolitiques sont ailleurs et que l'attention est centrée sur d'autres théâtres d'action. Quand on reprend la chronologie des événements d'octobre 1940 à avril 1941, on constate que l'Afrique tient la première place. En effet, si le ralliement de la plus grande partie de l'Afrique Equatoriale Française s'est opéré dès août 1940 (le 26 août le Tchad, le 28 le Congo et le 29 l'Oubanghi-Chari, tandis que le 27 le Cameroun se ralliait lui aussi), le Gabon ne rejoint le camp de la France libre que le 12 novembre – non sans mal et après que le sang a coulé. D'autre part, comme l'expédition de Dakar (l'opération *Menace*) visant au ralliement de l'Afrique Occidentale Française a été un échec cuisant en septembre, on consacre beaucoup d'efforts au début de 1941 aux préparatifs de l'opération *Marie* qui a pour objectif le ralliement de Djibouti et de sa garnison de 10 000 hommes, et en avril-mai, lorsque les menaces s'accumulent sur la Syrie, on commence à y envisager une intervention militaire.

Par ailleurs tous les regards sont tournés vers les Forces Françaises Libres au combat sur trois fronts de guerre. Malgré leurs faibles effectifs, ces troupes, opérant à partir de l'Égypte, du Soudan et du Tchad, se battent en Cyrénaïque (où elles remportent la victoire de Sidi Barrani le 11 décembre en attendant la prise de Tobrouk), en Érythrée et en Éthiopie (dont elles font la conquête aux côtés des

47. Cf. la note 29.

48. Tereska Torrès, *Les années anglaises*, Paris, Seuil, 1981, p. 76-77 et 79 : « La Grèce tient toujours », « La Grèce va de succès en succès ».

Britanniques), enfin dans le désert de Libye, où Leclerc s'empare de l'oasis de Mourzouk, puis à la fin janvier 1941 de Koufra, et marche sur le Fezzan.

A quoi il convient d'ajouter deux autres facteurs. D'abord les problèmes intérieurs français : l'entrevue entre Pétain et Hitler à Montoire a eu lieu le 24 octobre et le manifeste de Brazzaville date du 27 octobre, soit quatre jours et un jour avant l'agression italienne contre la Grèce, cependant qu'au même moment se poursuivent les tractations entre Churchill et l'envoyé de Vichy, le professeur Rougier. En second lieu on ne doit pas oublier les déplacements du général de Gaulle tout au long de cette période : parti de Londres le 31 août, il gagne, après l'échec de Dakar, Douala au Cameroun, puis séjourne à Brazzaville du 24 octobre au 17 novembre (c'est donc là qu'il se trouve lorsque commence la guerre italo-grecque), et il rentre à Londres seulement le 24 novembre 1940. S'il reste à Londres les mois suivants, il en repart le 14 mars 1941 pour l'Afrique équatoriale, puis le Soudan, l'Égypte, à nouveau Brazzaville, enfin Le Caire du 20 mai au 8 juillet. On mesure par là le poids des multiples données qui ont limité l'engagement de la France libre dans le conflit des Balkans.

Cependant, du côté grec, d'autres facteurs restreignent eux aussi les velléités de coopération avec le mouvement du général de Gaulle. On a noté déjà l'extrême circonspection du gouvernement d'Athènes devant les propositions d'intervention armée des Français libres. Non seulement il ne les encourage pas, mais il les freine. Ici également on préfère la rhétorique à l'action. Mais il y a plus. L'opinion ne s'intéresse pas beaucoup à la France libre, qui d'ailleurs est largement ignorée, car c'est sur l'Angleterre qu'elle compte avant tout. Si l'on se réfère par exemple au témoignage d'Hélène Ahrweiler, il est significatif que dans une famille aussi francophile que la sienne on ne parle pratiquement pas de la France libre<sup>49</sup>. Ce qui domine, c'est l'anglophilie.

En somme, la donnée fondamentale, ce n'est pas seulement que pour la France libre la Grèce n'apparaît pas comme une priorité, c'est que sa situation géopolitique la place dans la sphère d'influence britannique, qu'il s'agisse de l'avant-guerre, des années de guerre ou de l'immédiat après-guerre.

S'il est permis pour terminer de résumer cette relation d'entente/malentendu entre de Gaulle et la Grèce en empruntant les figures de la mythologie grecque, on pourrait dire que c'est la figure d'Atlas qui symbolise cette lutte côte à côte, mais séparée, de deux volontés héroïques cherchant à transmuier la faiblesse en force : le géant de

49. Témoignage d'Hélène Ahrweiler, née Glykatzi, recueilli le 17 septembre 1990.

Gaulle portant la « France éternelle » sur ses épaules, tandis que la « Grèce éternelle », autre Atlas, soutient la liberté de l'Europe. Mais dans le conflit entre la rhétorique et la géopolitique, si la première est placée sous le triple signe de Mnémosyne déesse de la mémoire, d'Orphée chanteur lyrique et de Thémis incarnation de la justice, en fin de compte c'est la terrible Anankè, symbole de la nécessité et de la fatalité, qui façonne le destin en 1940-1941.

François BÉDARIDA.